

## L'art avachi

Pierre Vadeboncoeur

Volume 37, numéro 2 (218), avril 1995

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/32293ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

### Éditeur(s)

Collectif Liberté

### ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

### Citer cet article

Vadeboncoeur, P. (1995). L'art avachi. *Liberté*, 37(2), 108–112.

---

# LECTURES DU VISIBLE

---

---

PIERRE VADEBONCŒUR

## L'ART AVACHI

Il existe un art positivement lâche et qui s'assume comme tel. C'est une peinture délibérément moche, sans énergie, intentionnellement sans force, non pas une peinture de la décomposition mais une peinture elle-même décomposée, volontairement vile, par son propos peut-être mais certainement par ses caractéristiques plastiques, et peut-être moins par son principe moral que par son principe d'art.

Cet art peut se présenter de nombreuses façons, en peinture, en sculpture, en installations, en chacune de ces disciplines, pourvu qu'on y retrouve cette espèce de nullité que non seulement il doit traduire mais dont il doit procéder ; et dans la seule peinture, il peut se réaliser là même de toutes sortes de manières. Il suffit que l'œuvre soit, à l'évidence, quelque chose qui ne soit rien, sauf précisément ce rien. Mais le mot « rien » est ici insuffisant et un peu impropre. Une telle œuvre montre des marques de ce qui est plus évidemment nul que le néant. Par exemple, pensez à l'une de ces toiles maculées, sur lesquelles en effet une matière liquide s'est tout simplement déversée et coule en petits filets vers le bas comme une humeur, signe d'une complète absence d'intervention. Ou, s'il s'agit de sculpture ou d'installations, songez à n'importe quoi de jeté quelque part sans y penser, songez à un dépôt, à un débarras, à des haillons, à

des chiffons en lambeaux qui pendent par hasard dans un lieu vague, et ce n'est pas là une image, c'est effectivement ce qu'on rencontre au musée dans ce genre de produits. L'art a cherché directement cela, qui relève exclusivement d'un mol arbitraire, c'est-à-dire de ce qui est en chute libre, tombe, traîne, selon un principe d'inertie exactement contraire à la dynamique de l'art. L'artiste de cet affaissement aura compté sur ce qui, tombant, se défaisant, s'étant défait, disparaissant, paradoxalement ne disparaît pas tout à fait pourtant, et voilà de nouveau, au creux de tout, dans ce vortex, d'une certaine façon, la réalité d'art, fait dernier et vraiment irréductible, je l'avoue.

Cette réalité résiduelle est aussi irréfutable qu'esthétiquement nulle. Un certain fumisme s'appuie sur le fait de cette réalité, qui résiste indéfiniment. Sur ce fond, qui est réel, je le répète, l'imposture se maintient, selon ce qu'on peut voir, et elle se défend interminablement, d'ailleurs dans l'anachronisme le plus évident, le plus ennuyeux, le plus emmerdant...

Amas de voitures aplaties et mises en cube sous la presse, bottes de foin, rebuts divers, petits tas de quelque chose, pissat (on a vu ça à New York il y a peu), piano éventré, démol<sup>1</sup>, ballots de guenilles, charpies éparses, — et *ainsi de suite*, pourrait-on dire, puisqu'en effet il ne s'agit que de suite et non de ce qui exercerait une action causale, et parce que cette suite a la fâcheuse propriété de s'allonger, car elle ne fait que suivre... Et néanmoins

---

1. Je ne me rappelle plus précisément le nom de ce canular : *Hommage à Chopin*, je crois. Il voisinait avec les voitures écrasées. Parmi d'autres attrapes, dont celles de l'art dit « pauvre », il faisait partie de l'exposition intitulée *Manifeste* qui regroupait un grand nombre d'œuvres réalisées de 1960 à 1990, dont plusieurs étaient plus qu'intéressantes, notamment des toiles de maîtres. Cette exposition eut lieu en 1992, au Centre Georges-Pompidou.

il y a là un fait, et un fait d'art, la chose est indéniable. Notre époque a malheureusement découvert que tout est d'art, même ce qui se retire et se démet de toute esthétique.

Je m'aperçois depuis longtemps que les riens qui en résultent ne présentent à mes yeux aucun intérêt. Ils m'amusaient vivement jadis, c'est-à-dire que Duchamp m'amusait, mais non son innombrable, prétentieuse et ridicule postérité. Celle-ci m'ennuie mortellement. J'ai contracté à son endroit un haussement d'épaules chronique, une sorte de réflexe mécanique d'élimination préventive de ce fatras ! Mais, de plus en plus, mon jugement rejoint mon sentiment, car je me rends compte d'une évidence dont j'entrevois au surplus la raison.

D'abord cette évidence, et nous verrons ensuite la raison. L'effet, même de choc, que provoquent les actes de cet art est quelque chose d'extrêmement limité et mesquin. Il s'agit d'un art sans prodigalité aucune et dont on découvre inévitablement que ce qu'il donne au terme de son expérience n'a pratiquement aucune substance. Ce régime de famine est exténuant.

Depuis un certain temps, j'aperçois plus clairement la raison de mon indifférence pour ces œuvres qui encombrant aujourd'hui bien des musées. Mon explication se rapporte à ce que fut l'art depuis toujours, ainsi qu'à ce qu'il est aujourd'hui encore dans presque toutes ses expressions et particulièrement son expression spontanée, naïve, quotidienne, commune et, en quelque sorte, universelle.

Par une loi observée partout, de tout temps et en toutes choses, l'art tend non à dissoudre l'être mais à le constituer, à le multiplier, à l'enrichir, à le célébrer, de même qu'à prodiguer des largesses, à émouvoir, à émerveiller, à provoquer la joie.

Qu'est-ce qu'il propose, dans les petites choses comme dans les grandes ? De quoi me prive au contraire

l'inversion anti-esthétique ? Il n'y a qu'à voir la différence. Celle-ci est quasi totale. Ce qu'il propose, ce qu'il donne à profusion, ce qu'il a donné par tous les siècles — ce qu'il offre aujourd'hui, même dans les objets les plus modestes, en dépit du mauvais goût hélas régnant dans le commerce, ce qu'il cherche à offrir en tout cas —, on n'a qu'à voir cela, dont fut inondée l'humanité. On s'épuiserait à énumérer et à décrire ses dons, ses bienfaits. Jamais l'on n'y parviendrait. Et voilà ce dont l'anti-esthétique a décidé de nous priver. Faites la somme : elle est incalculable ; elle est de plus infinie, car la beauté est incommensurable.

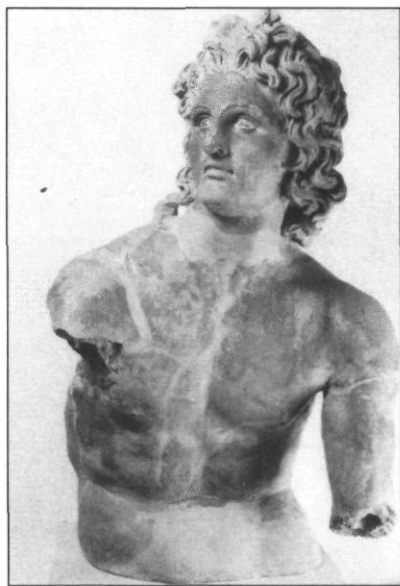
J'avais commencé une ébauche de description. J'y ai renoncé, car je devais tomber pour cela dans la redondance, dans le style. Couronnes. Étoiles. Lumière. Ogives. Flèches. Pleins cintres. Somptuosités du costume. Marbres, ors, laques, pierres précieuses. Cérémonials. Verrières. Étoffes. Bracelets. Bijoux. Tableaux. Statues. Cathédrales. Buildings. Je me suis arrêté, car c'était inutile : chacun sait ce que l'humanité entière veut et admire, admire parfois à tort mais qu'importe ?

Quel est le sentiment commun ? Chaque chose doit être plus belle, tout doit être beau. L'esthétique est manifestement partout. Mais quelques-uns disent que ce qui résulte naturellement de l'art ne doit plus en résulter. Ou plutôt d'aucuns le pensent *encore*, après soixante-quinze ans de la même dérision (même durée que l'URSS !). Voici l'extraordinaire : Duchamp, dans sa succession, est devenu *entièrement* sérieux ! Sérieux comme les critiques ! Est-ce que cela se peut ? Cela me rappelle un certain film surréaliste : à la fin de l'enterrement, tout le monde meurt, c'est la mort générale et même la mort des croque-morts !

L'inversion dont je parle supprime les bienfaits de l'art. Cet art inversé n'est pas selon mon humanité, voilà tout. Je me moque de ce qu'il peut être par ailleurs, s'il

est quelque chose, mais il n'est plus même ce quelque chose. Or ces bienfaits, cette surabondance de bontés, voici que je les redemande. (Le moi, le je ne sont pas ici seulement personnels, mais représentatifs.) Tel est mon choix, telle est mon indépendance. Telle est ma décision. Je suis souverain juge de ce que je veux. Cela ne tient pas à une position abstraite, à une exigence intellectuelle. Je veux ce que je veux, c'est tout. Je n'ai que faire d'un art qui ne donne que de la dérision, qui elle-même d'ailleurs est morte, n'est plus rien, est tombée depuis longtemps dans une suffisance particulièrement niaise.

On croit avoir tout dit en alléguant que l'art reflète l'époque, jolie excuse pour ne rien dire. Un créateur justement se moque de l'art-reflet. Son époque, il l'affronte.



Un bon exemple d'art non avachi...  
*L'Apollon du Scasato, Villa Giulia, Rome*